

TITRE : L'AVORTON.

SOUS-TITRE : L'ENFANT QUE L'AMOUR A CHOISI.

AUTEUR : NGO NTET ROSE.

PREFACE.

Le mot « **avorton** » est très fort en français. Il porte une histoire et une charge émotionnelle importante.

À l'origine, **un avorton** désignait un fœtus ou un enfant né avant terme et qui n'était pas viable. Par extension, le mot en est venu à désigner quelque chose ou quelqu'un considéré comme **inachevé, mal développé ou raté**. Employé pour parler d'une personne, c'est une insulte très dure, car elle suggère que cette personne n'aurait jamais dû exister ou qu'elle est un « être manqué ».

C'est justement cette violence qui peut donner de la force au titre de votre roman.

Dans votre histoire, **L'Avorton** ne désignerait pas une enfant réellement « ratée », mais le regard que les autres portent sur elle. Elle est une enfant non désirée, rejetée avant même sa naissance. Le lecteur découvrira progressivement qu'en réalité, ce n'est pas l'enfant qui est un « avorton », mais les préjugés, les blessures et les choix des adultes qui l'entourent.

Vous pourriez construire le récit en plusieurs étapes.

1. Avant la naissance

- Une grossesse non désirée.
- Les hésitations de la mère.
- Le refus du père ou de la famille.
- Les pressions pour interrompre la grossesse.
- La naissance malgré tout.

2. La naissance

- Personne ne se réjouit vraiment.
- L'enfant ressent très tôt qu'elle est différente.
- Les paroles blessantes : « Tu n'aurais jamais dû naître », « Tu es un accident », « Tu as détruit notre vie. »

3. Les difficultés qu'elle apporte malgré elle

- Les conflits entre les parents.
- Les difficultés financières.
- Le rejet des frères et sœurs.

- Les moqueries du voisinage.
- Le manque d'amour et d'affection.

4. **Les réussites qu'elle apporte**

- Malgré tout, elle travaille avec acharnement.
- Elle réussit à l'école.
- Elle aide sa famille.
- Elle prend soin de sa mère.
- Elle devient la fierté de ceux qui l'avaient rejetée.

5. **Le renversement**

- Les parents réalisent que celle qu'ils considéraient comme un fardeau est devenu leur plus grand soutien.
- L'héroïne comprend que sa valeur ne dépend pas du désir qu'avaient ou non ses parents de la mettre au monde.
- Elle choisit le pardon plutôt que la vengeance.

On peut être un enfant non désiré sans être un enfant sans valeur.

DÉDICACE

À tous les enfants qui sont venus au monde sans avoir été attendus.

À ceux dont la naissance n'a pas été célébrée, dont les premiers cris ont été accueillis par le silence, les larmes ou le rejet plutôt que par des sourires.

À ceux qui ont grandi en portant le poids de paroles qu'aucun enfant ne devrait entendre : « Tu étais un accident », « Nous ne te voulions pas », « Tu as gâché notre vie », « Tu n'aurais jamais dû naître. »

À tous ceux qui ont appris à sourire alors que leur cœur saignait en silence.

Je dédie ce livre à toutes les personnes qui ont été rejetées avant même d'avoir eu la possibilité de prouver leur valeur. À celles qui ont grandi en cherchant désespérément un regard d'amour, une parole d'encouragement ou une simple étreinte capable de leur faire comprendre qu'elles avaient leur place dans ce monde.

Je le dédie également aux mères qui ont porté une grossesse dans la peur, dans la solitude, dans les difficultés ou sous le poids des jugements. À celles qui, malgré leurs faiblesses, ont trouvé la force de donner la vie. À celles qui regrettent aujourd'hui certaines paroles ou certains gestes et qui espèrent encore pouvoir reconstruire ce que le temps a brisé.

Je pense aussi aux pères qui ont fui leurs responsabilités, à ceux qui ont laissé leurs enfants grandir sans leur présence, mais également à ceux qui ont fini par reconnaître leurs erreurs et qui ont choisi de réparer plutôt que de fuir.

Ce livre est dédié à toutes les familles blessées, déchirées par les conflits, la pauvreté, les incompréhensions et les non-dits. Parce qu'une famille peut être marquée par de profondes blessures, mais elle peut aussi connaître la guérison lorsque chacun accepte de regarder la vérité avec humilité.

Je dédie ces pages à tous ceux qui ont été appelés par des noms humiliants, qui ont été rabaissés, comparés, rejetés ou traités comme s'ils n'avaient aucune valeur. Vous n'êtes pas les mots que l'on a prononcés contre vous. Vous êtes infiniment plus grands que les blessures de votre passé.

À toutes les femmes et à tous les hommes qui refusent de laisser leur histoire définir leur avenir, ce livre est une preuve que la souffrance n'est pas une condamnation. Les cicatrices peuvent devenir des témoignages de courage, et les larmes peuvent annoncer des jours meilleurs.

Je dédie enfin ce roman à tous ceux qui croient que chaque vie possède une valeur inestimable, qu'aucune naissance n'est inutile et qu'aucun être humain ne devrait être considéré comme un fardeau. Derrière chaque enfant rejeté peut se cacher une destinée capable de transformer une famille, une communauté et même le monde.

Puisse ce livre apporter de l'esérance à ceux qui souffrent, du courage à ceux qui se relèvent, de la compassion à ceux qui jugent trop vite et de la lumière à ceux qui cherchent encore leur place.

Car une vie que certains ont méprisée peut devenir une vie qui inspire des générations.

À tous les « avortons » aux yeux des hommes, mais aux êtres précieux dont la valeur ne dépend jamais du regard des autres, je dédie humblement ce livre.

Introduction

Il existe des histoires que l'on raconte facilement, parce qu'elles parlent de joie, de réussite et d'esérance. Et puis il existe celles qui dérangent, celles que l'on préfère cacher derrière les murs des maisons, derrière des sourires de façade ou sous le poids du silence. *L'Avorton* est l'une de ces histoires.

Ce roman n'a pas pour vocation de juger qui que ce soit. Il ne cherche ni des coupables ni des héros parfaits. Il cherche simplement à donner une voix à celles et ceux qui ont grandi avec une question qui les a poursuivis toute leur vie : « **Pourquoi suis-je venu au monde si personne ne me voulait ?** »

Dans chaque pays, dans chaque ville, dans chaque village, des enfants naissent sans être attendus. Certains sont accueillis avec amour malgré les difficultés. D'autres, malheureusement, arrivent dans un foyer où leur simple existence devient une source de

conflits, de honte, de peur ou de souffrance. Avant même d'apprendre à marcher, ils portent déjà un poids qui ne leur appartient pas.

Personne ne choisit le jour de sa naissance. Personne ne choisit ses parents, son milieu de vie, ni les circonstances dans lesquelles il ouvre les yeux sur le monde. Pourtant, certains enfants grandissent avec la conviction qu'ils sont responsables des épreuves de leur famille. Ils finissent par croire qu'ils sont un accident, une erreur, un fardeau, voire une malédiction.

Mais un enfant n'est jamais responsable d'être né.

C'est cette vérité que ce livre veut rappeler.

Le mot *avorton* est un mot dur. Il blesse. Il humilie. Il réduit un être humain à une existence que certains considèrent comme inachevée, inutile ou de trop. Il évoque le rejet, le mépris et l'idée qu'une vie n'aurait jamais dû commencer. En choisissant ce titre, je n'ai pas voulu définir une personne. J'ai voulu dénoncer un regard. Le regard qui condamne avant de connaître. Le regard qui refuse d'aimer avant même d'avoir essayé de comprendre.

L'héroïne de ce roman n'est pas seulement une jeune fille. Elle représente des milliers d'enfants dont les larmes n'ont jamais été racontées. Elle représente celles et ceux qui ont grandi en cherchant une place dans une famille qui semblait ne pas leur en avoir réservé. Elle représente ceux qui ont appris à se construire malgré le rejet, les paroles blessantes, l'indifférence et parfois même la violence.

Son histoire commence le jour de sa naissance, mais elle est en réalité le fruit de décisions prises bien avant qu'elle ne pousse son premier cri. Ce premier cri, qui aurait dû annoncer une nouvelle vie, devient pour certains le début d'une longue épreuve. Pourtant, au fil des années, cette enfant découvrira que sa valeur ne dépend ni des circonstances de sa conception, ni des regrets de ses parents, ni du regard de ceux qui l'entourent.

La vie possède une force étonnante. Là où certains ne voient qu'un obstacle, elle peut faire naître une source de bénédiction. Là où l'on annonce l'échec, elle prépare parfois une victoire. Et là où l'on croyait qu'il n'y avait plus d'espérance, elle ouvre un chemin inattendu.

Vous rencontrerez dans ces pages des personnages imparfaits. Des parents dépassés par leurs choix. Des proches qui blessent parfois sans mesurer la profondeur de leurs paroles. Des êtres qui aiment maladroitement, qui regrettent, qui tombent, qui se relèvent. Vous découvrirez aussi une jeune fille qui apprend peu à peu que la véritable valeur d'un être humain ne dépend pas de la manière dont il a été accueilli, mais de la manière dont il choisit de vivre.

Ce récit parlera de douleur, de solitude, de pauvreté, de honte, de rejet et de blessures profondes. Mais il parlera aussi de courage, de résilience, de pardon, d'amour et d'espérance. Car aucune existence ne se résume à ses premières souffrances. Les débuts les plus difficiles n'empêchent pas les plus belles destinées.

Si, au cours de votre vie, vous avez déjà eu le sentiment de ne pas être à votre place, si vous avez porté le poids du rejet ou de l'abandon, peut-être reconnaîtrez-vous une part de vous-

même dans cette histoire. Et si, au contraire, vous avez toujours été entouré d'amour, puisse ce livre vous aider à mieux comprendre ceux dont les blessures sont invisibles.

Avant de tourner la première page de cette histoire, laissez de côté les apparences, les préjugés et les jugements. Entrez dans ces pages avec un cœur ouvert. Car derrière le mot « **avorton** » se cache peut-être une personne dont le courage, la dignité et la force dépasseront tout ce que vous auriez pu imaginer.

Chaque vie mérite d'être racontée.

Chaque vie mérite d'être entendue.

Et surtout, chaque vie mérite d'être reconnue comme précieuse.

« Je ne voulais pas vraiment de ce bébé. Cette grossesse n'était pas prévue. Les événements se sont enchaînés si vite que je me suis retrouvée face à une réalité que je n'étais pas prête à accepter. Pendant des mois, j'ai vécu avec la peur, le doute et la confusion. Je me demandais si j'aurais la force de donner naissance à cet enfant et de l'aimer comme il le méritait. Aujourd'hui encore, je porte le poids de ces pensées, car aucun enfant ne devrait un jour découvrir que sa venue au monde a été accueillie avec autant d'hésitation. »

Première partie — Les racines du rejet

Chapitre 1 — Le jour où le silence entra dans la maison

Il y a des maisons qui savent annoncer une naissance avant même que l'enfant ne voie le jour. On les reconnaît à leur agitation joyeuse, aux femmes qui vont et viennent avec des pagnes neufs, aux vieilles tantes qui discutent déjà du prénom, aux voisins qui passent la tête par la fenêtre pour demander si le bébé bouge bien, aux rires qui remplissent la cour comme une musique.

Mais dans la maison d'Aïna, il n'y avait rien de tout cela.

Il y avait le silence.

Un silence lourd, épais, presque vivant.

Un silence qui s'asseyait à table avec la famille, qui suivait Aïna jusque dans sa chambre, qui se glissait entre elle et sa mère, entre elle et son père, entre elle et l'enfant qui grandissait dans son ventre.

La pluie venait de tomber ce soir-là. Dans la cour, la terre rouge avait pris cette odeur profonde que les anciens appelaient l'odeur du commencement. Les gouttes glissaient encore du toit de tôle et tombaient une à une dans une bassine oubliée près du mur.

Aïna était assise au bord de son lit.

Elle ne bougeait pas.

Ses deux mains reposaient sur son ventre arrondi, mais ce geste n'avait rien de tendre. Il ressemblait plutôt à une question. Une question qu'elle posait à son propre corps depuis des mois.

Pourquoi maintenant ?

Pourquoi moi ?

Pourquoi cette vie avait-elle décidé de s'accrocher à elle alors qu'elle-même ne savait plus comment tenir debout ?

Elle avait dix-huit ans.

À cet âge, elle aurait dû rêver d'avenir, de concours, d'études, de robes simples mais propres, de cahiers neufs et de départs vers une vie meilleure. Elle aurait dû rire avec ses amies, parler de ses projets, imaginer la ville où elle travaillerait un jour.

Mais son avenir, désormais, avait un poids.

Il bougeait parfois dans son ventre.

Et chaque mouvement lui rappelait qu'elle ne pouvait plus revenir en arrière.

Dans la pièce voisine, elle entendait ses parents parler à voix basse. Ils croyaient qu'elle ne les entendait pas. Mais dans une maison blessée, même les murmures deviennent des cris.

— Elle a détruit son avenir, disait son père.

Sa voix était fatiguée. Pas seulement fâchée. Fatiguée comme celle d'un homme qui a travaillé toute sa vie pour construire peu de choses et qui voit, en une seule nouvelle, tout son espoir s'écrouler.

— Ne parle pas comme ça, répondit sa mère.

— Et comment veux-tu que je parle ? Elle était notre fierté. Elle venait de finir le lycée. Tout le monde disait qu'elle irait loin. Et maintenant ?

Un silence.

Puis la voix de sa mère, plus basse :

— Maintenant, elle a peur.

— Elle n'avait qu'à avoir peur avant.

Ces mots traversèrent le mur et atteignirent Aïna en pleine poitrine.

Elle ferma les yeux.

Elle ne pleura pas.

Elle avait déjà trop pleuré.

Depuis qu'elle avait compris qu'elle était enceinte, les larmes étaient devenues une langue qu'elle parlait sans même ouvrir la bouche. Elle avait pleuré dans les toilettes de l'école, dans les ruelles, sous son pagne la nuit, dans les bras de sa grand-mère, parfois même en silence devant son assiette, incapable d'avaler la moindre bouchée.

Au début, elle avait refusé d'y croire.

Puis elle avait espéré que cela s'arrêterait.

Puis elle avait eu honte d'espérer une telle chose.

Mais la grossesse avait continué.

L'enfant avait tenu.

Comme si, dans le ventre d'une mère qui doutait, une petite volonté inconnue répétait déjà : je veux vivre.

Aïna se leva lentement.

Ses jambes étaient faibles. Depuis des semaines, elle mangeait mal. Non par manque de nourriture seulement, mais parce que son cœur était fermé. La nourriture avait perdu son goût. Le matin, l'odeur du café lui donnait la nausée. Le soir, le manioc restait dans sa bouche comme de la poussière.

Sa mère lui répétait :

— Mange, ma fille. Ce n'est plus seulement toi.

Mais cette phrase lui faisait mal.

Ce n'est plus seulement toi.

Elle avait l'impression qu'on lui avait retiré le droit d'être encore une jeune fille. Tout le monde ne voyait plus en elle qu'un ventre, une erreur, une honte, un problème à résoudre.

Elle ouvrit la porte de sa chambre.

Dans la cour, sa grand-mère était assise sur un petit tabouret, près du foyer éteint. Elle regardait la pluie tomber des feuilles du manguier. C'était une vieille femme au dos légèrement courbé, mais au regard droit. Ses mains portaient les traces de toute une vie : les champs, les lessives, les enfants, les deuils, les prières.

Aïna s'approcha sans bruit.

La vieille femme ne se retourna pas tout de suite.

— Viens t'asseoir, dit-elle simplement.

Aïna obéit.

Pendant un moment, elles restèrent là, côte à côte, sans parler. Parfois, la grand-mère savait mieux consoler par son silence que d'autres par leurs discours.

Enfin, Aïna murmura :

— Grand-mère...

— Oui, mon enfant.

— Est-ce que ma vie est finie ?

La vieille femme tourna lentement la tête vers elle.

Dans ses yeux, il n'y avait ni reproche ni surprise. Seulement cette tristesse douce des personnes qui ont vu beaucoup de jeunes cœurs se croire perdus avant même que la vie ne commence vraiment.

— Non, répondit-elle. Ta vie n'est pas finie.

Aïna baissa la tête.

— Pourtant, tout le monde me regarde comme si j'étais déjà morte.

La grand-mère soupira.

— Les gens aiment enterrer les autres avec leurs paroles. Mais Dieu, lui, sait faire pousser une vie même dans une terre que les hommes croient stérile.

Aïna posa une main tremblante sur son ventre.

— Je ne voulais pas de cet enfant.

Les mots étaient sortis brutalement.

Elle les regretta aussitôt.

Mais ils étaient vrais.

La grand-mère ne détourna pas le regard.

— Je le sais.

Aïna sentit ses yeux se remplir.

— Je ne l'ai pas choisi. Je ne voulais pas que les choses se passent comme ça. Je pensais qu'Élias m'aimait. Je pensais qu'il reviendrait. Il avait promis.

Sa voix se brisa.

— Il avait promis, Grand-mère.

La vieille femme posa sa main rugueuse sur celle d'Aïna.

— Les promesses des jeunes hommes sont parfois comme les nuages de saison sèche. Elles passent au-dessus de ta tête, elles cachent le soleil un instant, mais elles ne donnent jamais la pluie.

Aïna pleura enfin.

Pas fort.

Pas comme les premières semaines.

C'étaient des larmes lentes, profondes, celles qui ne demandent plus pourquoi mais qui constatent seulement la douleur.

— J'ai peur de ne pas l'aimer, avoua-t-elle.

La grand-mère regarda son ventre.

— L'amour ne vient pas toujours comme un feu. Parfois, il vient comme une braise. Il faut le protéger longtemps avant qu'il réchauffe.

— Et si je n'y arrive pas ?

— Alors nous t'aiderons.

Aïna releva les yeux.

— Papa ne veut même pas parler de lui.

— Ton père parle avec sa colère parce qu'il ne sait pas parler avec sa peur.

Dans la maison, une porte claqua.

Toutes deux se turent.

Le père d'Aïna sortit dans la cour. Il avait un visage fermé, une chemise usée, des sandales couvertes de boue. Il aperçut sa fille et sa mère, mais ne dit rien. Il traversa la cour, s'arrêta près du portail, puis revint sur ses pas.

Il voulait parler.

Cela se voyait.

Mais il ne trouvait pas le chemin.

Ses yeux se posèrent un instant sur le ventre d'Aïna.

Il détourna aussitôt le regard.

Ce geste fit plus mal qu'une insulte.

Aïna se leva.

— Je vais dormir.

Elle rentra dans sa chambre avant que quelqu'un ne puisse la retenir.

Cette nuit-là, le vent souffla longtemps.

La maison grinçait comme si elle-même avait mal. Aïna resta éveillée, les yeux ouverts dans le noir. L'enfant bougea faiblement. Elle posa une main sur son ventre.

— Pourquoi tu t'accroches ? murmura-t-elle.

Il n'y eut pas de réponse.

Seulement un autre petit mouvement.

Alors, pour la première fois, Aïna ne retira pas sa main.

Elle la laissa là.

Longtemps.

Comme si, au milieu de toute cette peur, un fil invisible venait de se tendre entre elle et cette vie qu'elle n'avait pas désirée.

Le lendemain matin, la maison se réveilla sous un ciel gris.

La mère d'Aïna préparait du thé lorsqu'un cri retentit depuis la chambre.

Un cri court.

Puis un autre.

La tasse lui échappa presque des mains.

— Aïna !

Elle courut.

La grand-mère la suivit aussi vite que ses jambes le permettaient.

Aïna était pliée en deux, une main agrippée au drap, le visage couvert de sueur.

— Maman... j'ai mal.

La mère devint pâle.

— Ce n'est pas encore le moment.

La grand-mère s'approcha, toucha le front de sa petite-fille, observa son visage, puis son ventre.

Son regard changea.

— Il faut partir maintenant.

— Mais il est trop tôt, murmura Aïna.

La vieille femme ne répondit pas.

Elle savait.

Tout le monde savait.

L'enfant arrivait avant l'heure.

Le père fut appelé. Il resta d'abord figé devant la porte, comme si son corps refusait de comprendre. Puis il sortit brusquement chercher un véhicule.

La pluie reprit.

Plus forte.

Elle frappait le toit, la cour, les feuilles, les murs, comme si le ciel lui-même se mettait à courir avec eux.

On enveloppa Aïna dans un pagne. Sa mère tenait son bras. La grand-mère portait un petit sac préparé à la hâte : deux tissus, une couverture, un peu d'argent, une chemise propre.

Le trajet jusqu'au centre de santé fut interminable.

Chaque secousse arrachait un gémissement à Aïna. Elle serrait les dents, les yeux fermés, tandis que sa mère priait à voix basse. Son père, assis devant, ne se retournait presque pas, mais ses épaules étaient tendues comme celles d'un homme qui porte un fardeau trop lourd.

À la maternité, les sage-femmes comprirent vite la situation.

On emmena Aïna.

La famille resta dehors, dans un couloir étroit où l'odeur des médicaments se mêlait à celle de la pluie humide sur les vêtements.

Le père marchait de long en large.

La mère pleurait sans bruit.

La grand-mère, elle, gardait les yeux fermés.

Ses lèvres bougeaient.

Elle priait.

Dans la salle d'accouchement, Aïna avait l'impression que son corps se déchirait. La douleur venait par vagues, violente, brûlante, plus forte que tout ce qu'elle avait imaginé.

Une sage-femme lui parlait.

— Respire, ma fille. Respire. Courage.

Mais Aïna n'entendait presque plus.

Elle voyait le visage d'Élias.

Elle entendait sa promesse.

Elle revoyait son départ.

Puis elle entendait son père dire : elle a détruit son avenir.

Elle voulait disparaître.

Puis une voix intérieure, faible mais obstinée, sembla se lever en elle.

Non.

Pas maintenant.

L'enfant bougea.

Aïna poussa un cri.

Puis un autre.

Et soudain, tout devint silencieux.

Un silence terrifiant.

Aïna ouvrit les yeux.

— Pourquoi elle ne pleure pas ?

Personne ne répondit immédiatement.

Les sages-femmes s'agitaient autour d'un tout petit corps. Un corps minuscule, fragile, trop léger pour ce monde. Aïna tourna la tête, paniquée.

— Mon bébé... pourquoi elle ne pleure pas ?

Une sage-femme frotta doucement le dos de l'enfant.

Une autre parla à voix basse.

Puis, enfin, un cri s'éleva.

Faible.

Mais réel.

Un petit cri cassé, presque timide, comme une flamme qui refuse de s'éteindre.

Aïna éclata en sanglots.

La sage-femme enveloppa le bébé et le lui montra.

— C'est une fille.

Une fille.

Aïna regarda ce visage minuscule, ces yeux fermés, cette bouche qui cherchait déjà l'air, ces petits doigts qui tremblaient dans le tissu.

Elle aurait voulu ressentir une joie immense.

Elle ressentit d'abord la peur.

Une peur immense.

Parce que cette enfant était si petite.

Si fragile.

Si vivante malgré tout.

Dans le couloir, la nouvelle arriva.

— C'est une fille. Elle est née avant terme. Elle est faible, mais elle respire.

La mère d'Aïna porta les mains à sa bouche.

La grand-mère ferma les yeux plus fort.

Le père resta immobile.

Il aurait pu demander si sa fille allait bien.

Il aurait pu demander à voir le bébé.

Mais il ne dit rien.

Pas encore.

Il regarda seulement la pluie tomber derrière la fenêtre.

Comme si cette pluie contenait une réponse qu'il n'avait pas le courage de chercher en lui-même.

Plus tard, lorsqu'on autorisa la grand-mère à entrer, elle s'approcha doucement du lit.

Aïna tenait l'enfant contre elle sans savoir comment la porter.

La vieille femme se pencha.

Elle observa longtemps le nouveau-né.

Puis elle murmura :

— Elle est petite.

Aïna baissa les yeux.

— Trop petite ?

La grand-mère secoua lentement la tête.

— Non. Petite comme une graine.

Elle toucha délicatement le front du bébé.

— Et les graines savent devenir de grands arbres quand on leur donne le temps.

Aïna pleura de nouveau.

— Grand-mère... j'ai peur.

— Moi aussi, ma fille.

— Et si elle ne survit pas ?

La vieille femme regarda l'enfant.

Son visage devint grave, mais sa voix resta douce.

— Alors nous l'aimerons chaque seconde qu'elle nous donnera. Et si elle vit, nous l'aimerons assez pour qu'elle oublie qu'au début, le monde avait peur d'elle.

Aïna regarda sa fille.

Pour la première fois, elle murmura :

— Ma fille...

Ces deux mots changèrent quelque chose dans la chambre.

Ils ne réparèrent pas tout.

Ils n'effacèrent ni la honte, ni l'abandon, ni les mois de rejet.

Mais ils posèrent une pierre.

La première.

Une pierre fragile, tremblante, mais réelle.

Quelques heures plus tard, le père entra à son tour.

Il resta près de la porte.

Aïna le vit.

Elle attendit.

Il s'approcha lentement.

Son regard se posa sur le bébé.

La petite dormait, le visage à moitié caché dans le tissu.

Il la regarda longtemps.

Très longtemps.

Puis il demanda d'une voix presque inaudible :

— Elle va vivre ?

La sage-femme répondit :

— Elle est fragile. Il faudra beaucoup de soins, beaucoup d'attention. Mais elle se bat.

Elle se bat.

Ces mots restèrent suspendus dans la pièce.

Le père d'Aïna détourna la tête.

Personne ne vit clairement les larmes qui montèrent à ses yeux.

Ou peut-être que tout le monde les vit, mais choisit de respecter son silence.

La grand-mère, elle, regarda l'enfant et dit :

— Alors si elle se bat pour vivre, nous n'avons pas le droit de la rejeter.

Personne ne répondit.

Mais cette phrase entra dans la mémoire de la famille comme une vérité que le temps allait confirmer.

Ce soir-là, tandis que la pluie continuait de tomber sur la ville, une petite fille prématurée dormait contre le cœur d'une mère encore effrayée.

Elle ne savait rien de l'histoire dans laquelle elle venait d'entrer.

Elle ne savait pas qu'on avait douté d'elle avant même son premier souffle.

Elle ne savait pas qu'elle porterait un jour le poids d'un mot cruel.

Elle ne savait pas qu'on l'appellerait peut-être « l'avorton ».

Elle savait seulement respirer.

Faiblement.

Courageusement.

Et dans ce souffle minuscule, il y avait déjà une promesse que personne, cette nuit-là, ne pouvait encore comprendre.

Cette enfant n'était pas venue seulement pour naître.

Elle était venue pour survivre.

Et, un jour, pour faire revivre ceux qui avaient oublié comment aimer.

Deuxième partie

Grandir avec une blessure invisible

Chapitre 2 — Les années du silence

Le temps possède un étrange pouvoir.

Il emporte les douleurs les plus vives sans jamais les faire complètement disparaître. Il ne les efface pas. Il les enfouit simplement sous les saisons, jusqu'au jour où un regard, une parole ou un souvenir les ramène à la surface.

Jeanne avait maintenant huit ans.

Le bébé si fragile que les sages-femmes avaient entouré de tant de précautions était devenu une petite fille à la silhouette fine, aux grands yeux noirs toujours en mouvement et au sourire discret. Elle n'était pas de ces enfants qui cherchaient à attirer l'attention. Elle préférait

observer avant de parler. Elle regardait les adultes comme si elle essayait de comprendre leurs silences autant que leurs paroles.

La maison avait changé.

Les murs étaient les mêmes, le vieux manguier projetait toujours son ombre au milieu de la cour et le toit de tôle chantait encore lorsque la pluie venait frapper dessus. Pourtant, quelque chose était différent.

Le rire de Jeanne y avait trouvé sa place.

Chaque matin, elle balayait la cour avec sa grand-mère avant de partir à l'école. Elles travaillaient en silence, interrompu seulement par le chant des oiseaux ou par une question soudaine de la fillette.

— Grand-mère...

— Oui, mon enfant ?

— Pourquoi les feuilles tombent-elles ?

La vieille femme leva les yeux vers le manguier.

— Parce qu'elles ont terminé leur saison. Elles tombent pour laisser naître d'autres feuilles.

Jeanne resta un instant son balai immobile.

— Les personnes aussi ont des saisons ?

La grand-mère sourit.

— Oui.

Il y a des saisons pour rire.

Des saisons pour pleurer.

Des saisons pour attendre.

Et des saisons où l'on comprend enfin ce que la vie essayait de nous apprendre.

Jeanne ne répondit pas.

Elle aimait ces réponses qui semblaient simples mais qui continuaient à vivre dans sa tête toute la journée.

Son grand-père sortit de l'atelier derrière la maison. Il portait une vieille chemise tachée de sciure. Depuis plusieurs semaines, il fabriquait un petit bureau pour Jeanne.

— Viens voir.

La fillette courut.

Le bureau n'était pas parfaitement droit. Une planche portait encore les marques d'un vieux clou. Mais pour Jeanne, c'était le plus beau meuble du monde.

— C'est pour moi ?

— Oui.

Pour que tu puisses étudier.

Elle passa doucement sa main sur le bois.

— Tu l'as fait avec tes mains ?

Le vieil homme éclata d'un rire discret.

— Avec mes mains... et avec tout mon cœur.

Jeanne se jeta dans ses bras.

Il la serra contre lui.

Pendant un bref instant, il revit la salle de maternité, des années plus tôt. Il revit le minuscule bébé qu'il avait refusé de regarder.

Une douleur silencieuse traversa son cœur.

Il murmura presque pour lui-même :

— Merci de m'avoir laissé le temps de changer.

Jeanne leva les yeux.

— Tu as dit quelque chose, Grand-père ?

Il caressa doucement ses cheveux.

— Non, ma petite.

Je disais seulement que je suis fier de toi.

Pendant ce temps, Aïna observait la scène depuis la fenêtre.

Son cœur se remplissait à la fois de joie et d'un sentiment plus difficile à nommer.

Elle était heureuse de voir sa fille tant aimée.

Mais une question revenait sans cesse.

« Est-ce qu'un jour Jeanne comprendra pourquoi ce sont ses grands-parents qui l'ont élevée davantage que moi ? »

Depuis plusieurs années, Aïna travaillait dans une petite boutique du marché. Les journées étaient longues. Elle partait avant le lever du soleil et rentrait souvent lorsque Jeanne avait déjà terminé ses devoirs.

La fatigue lui donnait parfois l'impression de manquer les plus beaux moments de l'enfance de sa fille.

Un soir, en rentrant, elle trouva Jeanne endormie sur le bureau que son grand-père venait de fabriquer.

Son cahier était ouvert.

Son crayon était encore dans sa main.

Aïna s'approcha doucement.

Elle lut la dernière phrase écrite d'une écriture hésitante :

« Plus tard, je voudrais être une personne qui console les gens. »

Aïna sentit les larmes lui monter aux yeux.

Elle referma lentement le cahier.

Puis elle porta Jeanne jusque dans son lit.

La petite ouvrit les yeux quelques secondes.

— Maman...

— Oui, mon trésor.

— Tu es rentrée...

— Oui.

— Tu restes un peu ?

Aïna s'assit près d'elle.

Jeanne attrapa sa main.

Quelques minutes plus tard, elle dormait déjà.

Mais Aïna, elle, resta longtemps éveillée.

Elle regardait ce visage paisible éclairé par la faible lumière de la lampe à pétrole.

Une pensée la traversa.

« Un jour, elle me demandera tout. »

Elle savait que ce jour viendrait.

Le jour où Jeanne voudrait connaître son père.

Le jour où elle demanderait pourquoi il n'était jamais revenu.

Le jour où elle découvrirait que sa naissance avait été entourée de peur et de rejet.

Aïna ferma les yeux.

Elle n'avait plus peur de la vérité.

Elle avait seulement peur de faire souffrir sa fille.

Dehors, le vent faisait doucement danser les feuilles du manguier.

À l'intérieur, Jeanne dormait paisiblement.

Elle ignorait qu'au même moment, une autre histoire était en train de commencer.

Quelqu'un, très loin de ce village, venait d'apprendre l'existence d'une petite fille nommée Jeanne.

Et cette nouvelle allait bientôt bouleverser bien plus qu'une seule famille.

Deuxième partie

Chapitre 3— L'homme qui regardait de loin

À plusieurs centaines de kilomètres du village où vivait Jeanne, un homme descendit d'un vieil autocar avec un simple sac de voyage sur l'épaule.

Le temps avait changé son visage.

Ses cheveux n'étaient plus aussi noirs qu'autrefois.

Les rides commençaient à marquer son front.

Mais ce qui avait le plus changé, c'était son regard.

Un regard fatigué.

Un regard chargé de souvenirs qu'il aurait voulu oublier.

Cet homme s'appelait Élias.

Pendant des années, il avait fui.

Il s'était persuadé que partir était la seule solution. Il avait changé de ville, de travail, parfois même de nom auprès de ceux qu'il rencontrait. Il croyait qu'en mettant de la distance entre lui et son passé, il finirait par retrouver la paix.

Mais il avait découvert une vérité que personne ne lui avait enseignée.

On peut quitter un village.

On peut quitter une maison.

On peut quitter des personnes.

Mais on n'échappe jamais à sa propre conscience.

Chaque soir, lorsqu'il se couchait, un même visage revenait dans ses pensées.

Celui d'Aïna.

Et derrière ce visage apparaissait une question qui le poursuivait depuis des années :

« Cet enfant est-il né ? »

Il n'avait jamais eu le courage de demander.

La peur d'entendre la réponse avait toujours été plus forte que son désir de savoir.

Jusqu'à ce matin-là.

Alors qu'il travaillait dans un atelier, un ancien voisin, venu par hasard dans cette ville, le reconnut.

Ils parlèrent longtemps du village.

Des anciens.

Des récoltes.

Des familles.

Puis, presque sans réfléchir, le voisin dit :

— Tu sais... la petite a bien grandi.

Élias sentit son cœur s'arrêter.

— Quelle petite ?

L'homme le regarda avec étonnement.

— Ta fille.

Elle s'appelle Jeanne.

Elle est à l'école maintenant.

Elle ressemble beaucoup à sa mère.

Le monde sembla vaciller autour de lui.

Il resta silencieux.

Le voisin continua de parler, sans mesurer l'effet de ses paroles.

— On dit que ce sont surtout les grands-parents qui l'ont élevée. C'est une enfant calme. Tout le monde parle de son intelligence.

Élias n'entendait presque plus la suite.

Une seule phrase résonnait dans son esprit.

« Elle s'appelle Jeanne. »

Pour la première fois, sa fille avait un prénom.

Elle n'était plus une idée.

Elle n'était plus une peur.

Elle était une personne.

Cette nuit-là, Élias ne dormit pas.

Il sortit une vieille boîte en métal qu'il gardait depuis des années.

À l'intérieur se trouvait une photographie d'Aïna lorsqu'ils étaient encore adolescents.

Il la regarda longtemps.

Puis il murmura :

— Je vous ai abandonnées...

Les mots étaient simples.

Mais ils pesaient plus lourd que toutes les années écoulées.

Pendant ce temps, au village, Jeanne vivait une journée comme les autres.

Elle riait avec ses camarades.

Elle aidait sa grand-mère à préparer le repas.

Elle lisait le livre que son institutrice lui avait offert.

Elle ignorait totalement qu'un homme, quelque part, répétait son prénom pour la première fois.

— Jeanne...

Il prononçait ce nom comme on découvre une partie de soi-même que l'on croyait perdue.

À l'aube, il prit une décision.

La plus difficile de toute sa vie.

Il rentrerait au village.

Non pour réclamer une place.

Non pour effacer le passé.

Mais pour regarder sa fille dans les yeux, même si elle le rejetait.

Il savait qu'il n'avait aucun droit.

Seulement un devoir.

Assumer enfin les conséquences de ses choix.

Le voyage serait long.

Et il ignorait encore que, pendant qu'il avançait vers sa fille, d'autres vérités, elles aussi, s'apprêtaient à éclater au grand jour.